

Mon oeuf

Amélie Dumoulin

Number 9, 2008

Télécommandes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/299ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

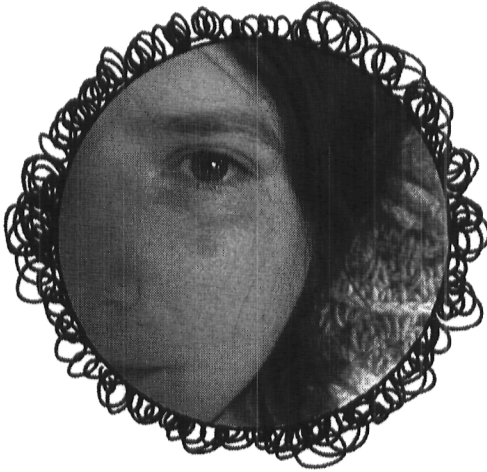
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumoulin, A. (2008). Mon oeuf. *Biscuit Chinois*, (9), 90–97.



Amélie Dumoulin

Amélie Dumoulin co-dirige la compagnie de théâtre Joe Jack et John et a collaboré à l'écriture de *Quand j'étais un animal*, *Ce soir l'Amérique prend son bain* et du cycle *Go shopping*. Elle a terminé en 2005 une maîtrise en théâtre sur Valère Novarina. Elle est aussi coordonnatrice aux Muses : centre des arts de la scène, une école pour artistes handicapés, et participe actuellement à la création d'un spectacle pour tout-petits avec Les Productions Nathalie Derome. Elle vit dans une maison verte aux côtés de son amoureux, de son bébé et de deux chats dont l'un est incontinent, mais ils ne savent pas lequel.

mon œuf

J'ai l'habitude de me promener dans les magasins chics du centre-ville avec du p'tit change dans les poches, un grand manteau kaki et les cheveux gras, comme les vieilles folles.

Mais depuis qu'un truc minuscule et chaud s'est logé dans mon ventre après une nuit d'amour crasse, je traîne mon statut de maman dans ma housse de garage, parmi les boucles d'oreilles parfumées et les carrés de soie de La Baie. On sourit à mon ventre comme si c'était une mascotte. Mon ventre ne répond pas, mon bébé fait des *fuck you*, caché sous sa paroi de peau et de graisse. C'est pas encore l'amour entre nous deux, mais j'aime son style.



Quand je me promène dans ces boutiques de poudrées avec ma mère, c'est pire. Elle rallume inlassablement le même *butch* de cigarette entre chaque magasin, l'éteint pour rentrer dans le suivant. Elle parle fort, fait de grands sparages de reine de carnaval. On s'enfarge

souvent sur le parquet des entrées dorées, ça paraît qu'on n'a pas de cash. Mais au moins, je suis enceinte. Ça me confère un je-ne-sais-quoi de saint qui empêche les vendeuses d'appeler la sécurité. Puis finalement, on n'achète rien, évidemment, une saison de plus où la mode n'a rien compris à la mode, qu'on se dit, et on sort. Je prends soin de garder mes mains hors de mes poches : une vieille habitude de pauvre, pour que les vendeuses voient que je n'ai rien de caché nulle part.

Puis, un jour, rendues sur le carré Phillips, nous faisons demi-tour. Mon ventre ne veut plus avancer.



Le lendemain matin, comme chaque matin, maman se lève et fait du thé, qu'elle verse dans un bol blanc tout taché par chacun des thés qu'elle boit depuis des années. Son appart' est une adaptation libre sur le thème du bordel du 19^{ème} au cœur de la rue Ontario. Elle peint divinement bien, d'instinct, n'importe quoi, elle copie des Modigliani et réinvente les Pollock. Si on décroche une toile, elle laisse un cerne de peinture et de goudron sur le mur semblables aux anges qu'on faisait dans la neige quand j'étais petite. Ma mère est une grosse fumeuse. Sloche noire au cœur du bonhomme de neige.

En face de chez elle, il y a un magasin où on peut acheter des télécommandes pour les téléés, des télécommandes pour les chars, des télécommandes pour les portes de garage et même des télécommandes pour les lits télécommandés. Sur le côté droit, on peut se procurer des remèdes chinois et des produits pour faire grossir les muscles. Sur le côté gauche, il y a une boulangerie

fermée depuis huit ans où on peut acheter de la drogue si on connaît le code. Ma mère veut acheter des œufs pour se faire des œufs durs, des sandwiches aux œufs, de la sauce aux œufs. Elle met une heure à se préparer, poudre blanche et yeux charbonneux, elle cache les trous dans le chandail en en mettant un autre de la même couleur en dessous, place le cendrier fumant juste au dessous du petit miroir, buée rassurante.

Dans la rue, elle a tracé depuis longtemps des fils invisibles qui lui montrent le chemin le plus court pour se rendre à chaque endroit. Elle tousse toujours devant la porte du magasin de ballons, se regarde furtivement dans la vitrine du serrurier, pense à entrer dans le Dollard Selecte mais n'ose jamais, elle le boycotte depuis qu'ils lui ont vendu une antenne de TV à 1 \$ qui ne fonctionne pas. Elle s'arrête devant le dépanneur, éteint avec deux doigts le feu de sa cigarette et entre.

La dépanneuse au comptoir a une tête de chien fidèle, d'animal au grand cœur qui pleure sur le sort cruel des pauvres humains. Elle voit arriver ma mère, elle sait à quoi elles vont jouer. Elle n'en a pas envie. Elle aurait dû vendre le dépanneur quand son père était encore en vie ou mieux, lui pitcher la clé en pleine face et crisser son camp en Floride comme dans le film *Thelma et Machin*. Mais elle est restée comme une bonne fille, a sauvé l'entreprise familiale et fait des heures de fou à se prendre pour une femme d'affaires dans un quartier où sa clientèle se fait expatrier à coups de condos et de restos fusion. Elle est fatiguée, elle ne veut pas jouer avec la madame aux yeux charbonneux, mais la madame a déjà commencé à jouer : elle ouvre le frigidaire, prend les œufs, fait semblant d'hésiter entre les bruns et les blancs, fait semblant de lire la date d'expiration comme une cliente conscien-

cieuse, ouvre la boîte et fait semblant de les tchèquer pour voir s'ils sont tous intacts, elle fait même semblant de compter les œufs un à un comme si, au fond, on ne pouvait jamais être certain qu'il y a bien douze œufs dans une douzaine d'œufs. Elle relève ensuite la tête, satisfaite, et ferme la boîte. Les deux femmes s'échangent un regard. C'est comme un western, mais un comptoir de nananes les sépare. Ma mère avance dans l'allée sans quitter la dépanneuse du regard. Le courage tremblant des animaux qui ont faim. Elle dépose la douzaine sur le comptoir.

— Un DuMaurier King Size avec ça.

— Madame, votre...

— Non, j'veais prendre plutôt un Peter Jackson mauve.

— Vot' *bill* est fermé, vous nous devez encore 220 piasses.

— J'attends une paye, j'suis serrée encore pour deux jours, dès que je r'çois les sous, je viens vous en porter. Au moins 50.

— Je sais que vous venez toujours nous en porter, mais vous arrivez jamais à rembourser au complet. Nous autres, on finit par payer pour vous. Pis c'est contre la politique...

— J'veais laisser tomber les cigarettes, j'veas prendre juste les œufs, c'est combien ?

Elle fouille dans sa sacoche.

— 2.69\$

— J'ai 1.20\$ Pouvez-vous me marquer la différence ?

Ma mère, qui a maintenant les mêmes yeux que de trois milliards d'humains sur cette planète, a gagné.

— J'vas vous marquer la douzaine, mais r'vendez nous r'mettre un p'tit que'que chose dès qu'vous avez vot' paye.

— Un sac, je voudrais un sac.

— Oui, un sac.

À la sortie du dépanneur, l'air se distend. Ma mère reprend un de ses fils invisibles qui la conduit chez elle, et chante très fort dans sa tête en fuyant du regard les passants : « qu'est-ce qu'ils ont à me regarder ces cons ? » Elle marche plus rapidement, chante plus fort dans sa tête un air dont elle ne connaît pas les paroles. Les œufs se balancent dans son sac, elle ouvre la porte, penchée comme sur un coffre-fort, puis la referme rapidement. Elle a réussi, elle est saine et sauve, elle a ses œufs, une journée de plus, vivante dans sa bonbonnière de la rue Ontario, au beau milieu de la fin du monde.



Les minutes passent, la chaleur apaise. Les œufs bouillent sur le rond, le reste de thé de ce matin tourne calmement dans le creux du micro-ondes, le chat veut rentrer. Ma mère écoute une chanson bête à la radio. Le téléphone sonne. C'est mon chum. Il lui dit que je viens d'accoucher. Un beau bébé tout rose avec dix orteils, dix doigts et une tête d'elfe. Ma mère s'énerve, pleure, pose mille questions puis raccroche. Le silence de l'appartement est brisé par la sonnerie du micro-ondes. Ma mère prend son thé, rêveuse devant la fenêtre. Elle pense à ce mot bizarre et plein de promesses : « grand-maman ».

Elle observe le Universal Remote en face. Le matin, vers les onze heures, il n'y a jamais un chat. Le caissier va fumer dans la ruelle, la caisse reste là, sans surveillance, un bon trois minutes. Chaque matin.

Cessez d'essayer de déplacer des objets par la pensée et faites des études.